



HÔTEL  
MAGNIFIQUE

EMILY J. TAYLOR

Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Mélanie Deliancourt

bayard

## PROLOGUE

La coursière n'avait reçu qu'une seule consigne : déposer le garçon avant les douze coups de minuit. Rien de bien compliqué, en somme, si ce n'est qu'elle livrait plutôt des colis la journée, d'habitude. Pas des enfants au beau milieu de la nuit.

La mission était bien payée, mais ce n'était pas ce qui l'avait motivée. Elle avait accepté par curiosité.

Elle se demandait pour quelle raison un couple fortuné ferait appel à ses services. Pourquoi le père du garçon avait-il refusé d'écrire l'adresse, préférant la lui murmurer à l'oreille ? Et pourquoi la mère était-elle en larmes ? Mais surtout, à qui allait-elle confier cet enfant ? La destination qu'on lui avait indiquée n'était ni une maison, ni même un quelconque édifice. En fait, il s'agissait d'une ruelle déserte entre deux bâtisses, de l'autre côté de la ville.

À première vue, le garçon n'avait rien de spécial. Sa peau était lisse et cuivrée, légèrement plus foncée que celle de la messagère. Celle-ci remarqua toutefois qu'il

marchait la tête courbée, comme si l'air épais de la nuit pesait sur ses épaules maigres.

De plus en plus mal à l'aise, la femme leva sa lanterne pour repousser les ombres qui dansaient dans l'obscurité. Les récits de son grand-père lui revenaient en mémoire – des histoires de sortilèges dissimulés çà et là, et de jeunes enfants promis à un terrible destin. Elle était trop vieille pour croire à de telles légendes, mais elle ne put s'empêcher d'accélérer le pas.

À quelques mètres de leur destination, le garçon se mit à traîner les pieds. La coursière le saisit par l'épaule et le poussa dans la dernière rue. Soudain, elle s'arrêta net.

L'étroite ruelle avait disparu. À la place se dressait un étrange édifice, tout en hauteur, coincé entre deux bâtiments délabrés.

Une silhouette se découpait dans les ténèbres, près de la porte.

– C'est vous que je dois rencontrer ? demanda la messagère en tirant le garçon derrière elle.

La personne leva un objet fin devant elle. Une longue chandelle rouge sang s'illumina, révélant le visage pâle et les yeux bleus d'un jeune homme.

La coursière chercha du regard l'allumette à l'origine de la flamme. Personne ne pouvait allumer de bougie à partir de rien. À moins que...

Une fumée dorée s'éleva au-dessus de la chandelle. Elle se répandit dans la rue en volutes chatoyantes qui s'enroulèrent autour du corps de la femme. De minuscules

étincelles bourdonnaient et vacillaient comme des lucioles. Plusieurs parfums se succédèrent : d'abord celui de la menthe poivrée, puis du sucre brûlé, comme un caramel oublié sur le feu, et enfin une odeur d'agrumes pourri.

L'homme traversa le nuage doré à grands pas et prit le garçon par la main d'un geste presque paternel. L'enfant hésita un bref instant, les jambes flageolantes, avant de le suivre de son propre gré vers l'étroite bâtisse.

Les mains de la messagère se crispèrent sur sa poitrine. Son cœur battait la chamade, plus affolé que jamais. Rien de tout cela n'était normal. Elle s'élança vers l'homme pour l'arrêter, mais les volutes de fumée dorée s'entortillèrent autour de ses chevilles et l'immobilisèrent sur place. Elle ouvrit la bouche pour crier, mais aucun son ne franchit ses lèvres, pas même un gémissement.

Elle porta les mains à sa gorge tandis que l'homme s'arrêtait à l'entrée du bâtiment et se tournait vers l'enfant. Elle vit, horrifiée, un sourire carnassier s'étirer sur son étrange visage, puis le regarda s'agenouiller face au garçon.

– Suis-moi, dit-il. J'ai un travail parfait pour toi.

Il ouvrit la porte et poussa brusquement l'enfant à l'intérieur.

Le nuage se dissipa dès que le battant fut refermé. La coursière se débattit jusqu'à ce que ses pieds soient libérés. Elle se précipita alors vers l'édifice mais elle s'arrêta net : la bâtisse venait de disparaître sous ses yeux, laissant place à une ruelle sombre envahie de mauvaises herbes.

# CHAPITRE 1

J'entendais souvent ma sœur avant même de la voir, et ce soir-là ne fit pas exception. La voix de Rosa me parvenait par la fenêtre ouverte de la pension Bézier, aussi mélodieuse que celle de notre mère – jusqu'à ce qu'elle entonne une chanson paillard.

Je me faufilai discrètement à l'intérieur de la salle bondée. Deux des plus jeunes pensionnaires faisaient semblant de danser avec un cavalier invisible, mais toutes les autres avaient les yeux rivés sur ma sœur, la fille la plus talentueuse de la pièce.

La plupart des locataires de la pension Bézier occupaient de piètres emplois sur les Vieux Quais de Durc : bonnes à tout faire, ouvrières, filles de cuisine ou n'importe quelle besogne mal payée. Pour ma part, je travaillais à la tannerie Frellac, parmi les femmes qui s'affairaient autour des foulons à teinture et des vieux pots de sels d'alun. Mais Rosa était différente.

– Joyeux anniversaire ! m’écrai-je à la fin de la chanson.

– Jani !

Ma sœur se précipita vers moi. Ses grands yeux marron illuminaient son visage livide et beaucoup trop maigre.

– Tu as dîné ? lui demandai-je.

Je lui avais laissé de quoi manger, mais la nourriture avait tendance à disparaître à cause des autres filles.

– Mais oui, grommela-t-elle. Pas la peine de me poser la question tous les soirs.

– Bien sûr que si. En tant qu’aînée, c’est mon devoir le plus sacré !

Rosa plissa le nez. Je lui donnai une pichenette puis fouillai dans mon sac pour en tirer le journal qui m’avait coûté une demi-journée de salaire.

– Votre cadeau, madame.

Ici, les cadeaux d’anniversaire n’étaient pas emballés dans du papier de soie. Ils étaient durement gagnés et plus précieux que de l’or.

– Un journal ?

– Une petite annonce, précisai-je en ouvrant la gazette avec un sourire malicieux.

À l’intérieur, on trouvait des offres d’emploi dans des boutiques de mode, des pâtisseries et même des parfumeries. Des postes qui ne seraient jamais confiés à une gamine de treize ans qui n’en paraissait pas plus de dix. Fort heureusement, ce n’était pas ce que j’avais en tête. Je lui désignai un avis qui était apparu dans les journaux de la ville une heure plus tôt.

L'encre était d'un mauve éclatant semblable aux violettes d'Aligney ou à du velours améthyste. Les cinq lignes ressortaient sur la page comme un étrange phare au milieu d'un océan noir et blanc.

L'HÔTEL MAGNIFIQUE RECRUTE.  
LES CANDIDATS SONT PRIÉS DE SE PRÉSENTER  
DEMAIN À MIDI.  
PRÉPAREZ VOS BAGAGES POUR AILLEURS.  
DÉPART PRÉVU À MINUIT.

Toutes les filles se rassemblèrent autour de nous et se penchèrent au-dessus des caractères irisés qui luisaient telle une pierre de lune polie.

Aucune adresse n'était indiquée. Cet hôtel légendaire n'en avait pas besoin. Il apparaissait environ tous les dix ans dans la même ruelle du centre-ville. Toute la population de Durc faisait sans doute déjà le pied de grue là-bas dans l'espoir d'y séjourner.

Lors de sa dernière venue, la majorité des invitations avaient été envoyées en avance, uniquement aux habitants les plus riches. Le jour où l'établissement était arrivé, une poignée supplémentaire avait été distribuée au hasard parmi la foule. Notre logeuse, Minette Bézier, avait fait partie des rares chanceux.

Ce soir-là, à minuit, les hôtes s'étaient volatilisés en même temps que l'édifice où ils venaient d'entrer. Leur

retour, deux semaines plus tard, était resté célèbre : ils étaient simplement réapparus dans la même ruelle, comme par enchantement.

Mes doigts tressaillirent tandis que je m’imaginai en train de décacheter ma propre invitation. Mais, même si nous avions la chance d’être tirées au sort, nous devrions payer notre chambre, et un séjour à l’Hôtel Magnifique était loin d’être gratuit.

Rosa fronça les sourcils.

– Tu veux que j’aie à un entretien d’embauche ?

– Pas tout à fait. Moi, je vais passer un entretien. *Toi*, tu vas tenter de te faire engager comme chanteuse.

J’avais déjà accompagné ma sœur à une audition quatre ans auparavant. Malheureusement, la chance ne nous avait pas souri ce jour-là et je n’avais pas supporté l’idée d’une nouvelle déconvenue, aussi n’avions-nous jamais retenté l’expérience. Mais aujourd’hui, tout était différent : c’était son anniversaire et, surtout, il s’agissait du fameux Hôtel Magnifique. Une occasion en or, pourrait-on dire.

– Les hôtels recrutent des artistes en permanence. Qu’en penses-tu ?

Rosa me répondit par un grand sourire qui me réchauffa le cœur.

– Cette annonce est une blague, lança l’une des filles les plus âgées en replaçant une mèche de cheveux blonds et gras derrière son oreille. Ce serait un miracle si l’une d’entre nous décrochait un travail là-bas.

Je levai la tête.



– Ce n’est pas vrai.

– Faites comme vous voulez, répliqua-t-elle avec un haussement d’épaules. Moi, je n’ai pas envie de perdre mon temps.

Le sourire de Rosa disparut de ses lèvres délicates.

– Tu crois qu’elle a raison ?

– Bien sûr que non, répondis-je, peut-être un peu trop précipitamment.

En voyant la moue de ma sœur s’accroître, je jurai en silence et portai la main au vieux collier de notre mère. Je passai mon pouce sur la chaîne en or verdannien, aussi solide que de l’acier. Pour plaisanter, maman disait toujours que j’étais faite du même métal. J’avais tendance à caresser machinalement ce bijou sans valeur quand j’avais besoin de son aide. Non que je puisse compter sur elle – les défuntes mères étaient rarement de bon conseil.

– L’hôtel n’aurait pas publié d’offre d’emploi pour rien. On ira ensemble demain. Quand ils verront à quel point nous sommes douées, nous pourrons dire adieu à cet endroit pour de bon.

À l’idée de quitter cette ville que je détestais tant, je sentis une onde de chaleur monter dans ma poitrine. D’une main tremblante, je lissai l’une des boucles brunes de Rosa, comme maman avait l’habitude de le faire.

– Allons montrer l’annonce à Mme Bézier. Personne ne connaît l’Hôtel Magnifique mieux qu’elle, ici.

Rosa acquiesça, les yeux brillants. Je m’emparai de la page où figurait l’offre d’emploi et partis en trombe dans

l'escalier, talonnée par les autres filles. Nous gravâmes deux étages jusqu'à ma pièce favorite, un salon où vivaient autrefois des marins, avant que Mme Bézier n'achète l'immeuble. On y trouvait encore des étagères chargées de vieilles cartes de navigation et d'atlas de contrées lointaines que j'avais souvent feuilletés.

Mme Bézier était assise près de la cheminée, en chaussettes, les pieds appuyés contre le rebord de la fenêtre. Dehors, la pluie battante plongeait le port de Durc dans un brouillard humide.

La logeuse pinça les lèvres en nous voyant entrer les unes après les autres.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Je lui tendis la page. Le feu fit chatoyer les caractères mauves, et le visage blafard de Mme Bézier se décomposa.

– Tout va bien ? demanda une fille derrière moi.

Mme Bézier jeta un coup d'œil au cadre accroché au-dessus de la cheminée : un morceau de parchemin vieux de dix ans, exposé derrière une plaque de verre. Son invitation. Dans la pénombre, l'encre violette brillait des mêmes reflets que celle de l'annonce.

– Alors, comme ça, l'Hôtel Magnifique est de retour.

Une autre porte s'ouvrit et quelques retardataires se faufilèrent dans le salon, en jouant des coudes pour essayer de mieux voir.

– J'ai entendu dire qu'au petit déjeuner, les clients boivent de l'or liquide dans des flûtes à champagne, lança une pensionnaire au fond.

– Il paraît que les oreillers ne sont pas garnis de plumes, mais de nuages, ajouta une autre.

– Et que l’hôtel fait trois fois le tour du monde toutes les nuits !

– On dit que les portiers sont des princes en exil, et qu’ils sont d’une beauté divine...

– Je parie qu’ils embrassent divinement bien, aussi, se moqua une fille aux joues rougeaudes.

Elle mima avec sa langue un geste obscène que, par chance, Rosa ne vit pas.

Malheureusement, il était impossible de savoir si les rumeurs disaient vrai. Les clients s’engageaient par contrat à tout oublier de leur séjour. Hormis leurs bagages, la seule chose qu’ils rapportaient était un sentiment de bonheur dévastateur. Un jour, Mme Bézier nous avait avoué qu’elle avait eu si mal à la mâchoire à force de sourire qu’elle avait dû garder une poche de glace sur la joue pendant quelque temps.

Je lançai un regard curieux à notre logeuse. Elle avait les yeux humides. L’arrivée de l’hôtel faisait-elle surgir des souvenirs enfouis ? J’allais lui poser la question quand Rosa se glissa devant moi.

– Vous avez déjà vu le Maître ?

Le Maître d’hôtel, le propriétaire, était aussi célèbre que l’établissement lui-même. Mme Bézier hochait la tête avec fierté.

– L’hôtel est venu une première fois quand j’étais jeune, ma jolie. Le Maître avait le sourire le plus radieux

que j'aie jamais vu. Il rayonnait véritablement en saluant la foule. Il a cueilli une fleur dans les airs et me l'a jetée.

Elle fit mine de rattraper une fleur minuscule.

– Elle avait un parfum de tarte aux myrtilles et s'est évaporée entre mes doigts. Plus de dix ans se sont écoulés avant que l'hôtel revienne, mais quand le Maître est apparu, il n'avait pas changé.

– Il portait les mêmes habits ? demanda quelqu'un.

– Mais non, bécasse. *Physiquement*, il n'avait pas changé. Le même visage, le même charme. Il n'avait pas pris une ride. Cela n'a rien d'étonnant, j'imagine. Après tout, c'est le plus grand *invoqueur* du monde.

Les filles poussèrent un petit cri de surprise en entendant l'ancien mot verdannien qui désignait un magicien.

Les invoqueurs étaient les êtres les plus dangereux du monde. On racontait que leur sang se chargeait de magie à l'adolescence, jusqu'à devenir la source d'un pouvoir incontrôlable capable de blesser, voire de tuer quiconque avait le malheur de se trouver à proximité lorsqu'elle éclatait.

Certains disaient que la magie formait un nuage sombre qui s'écoulait du nez des jeunes sorciers. D'autres affirmaient qu'elle enserrait leur gorge comme des griffes noires. Quoi qu'il en soit, il était impossible de distinguer un invoqueur d'un enfant normal avant que ses pouvoirs se manifestent brusquement. Évidemment, d'après les rumeurs, certains signes ne trompaient pas – un goût prononcé pour le sang, une langue noire et toutes sortes

d'autres phénomènes étranges. On disait même que des enfants étaient revenus à la vie après avoir reçu une blessure mortelle et avaient découvert à cette occasion que de la magie coulait dans leurs veines. Mais personne ne pouvait le prouver.

Une seule chose était sûre : la magie était si dangereuse que, pendant des siècles, les petits Verdanniens soupçonnés d'être des invoqueurs avaient été noyés ou brûlés vifs. À l'intérieur de l'hôtel, cependant, elle était inoffensive. Il était bien connu que le Maître avait réussi à enchanter l'édifice pour permettre aux invoqueurs qu'il embauchait d'accomplir d'incroyables prouesses sans faire de mal à qui que ce soit. Personne ne savait comment il s'y était pris, mais tout le monde voulait voir cet exploit de ses propres yeux.

Mme Bézier frappa dans ses mains avant que quiconque puisse poser une autre question.

– Allez, il est tard. Tout le monde au lit !

– Attendez ! m'écriai-je sans réfléchir. J'aimerais savoir... Est-ce que vous vous souvenez de quelque chose ? L'hôtel est-il aussi magique qu'on le prétend ?

Je m'en mordis aussitôt la langue. Quelle idiote ! Heureusement, Mme Bézier n'eut pas l'air de trouver ma question étrange. Elle lança un regard mélancolique à sa vieille invitation.

– Je suis sûre qu'il l'est encore mille fois plus, répondit-elle avec un peu d'amertume.

Je la comprenais : moi aussi, j'aurais été amère si j'avais oublié le moment le plus merveilleux de mon existence. Elle jeta l'annonce dans l'âtre, puis recula en chancelant.

– Seigneur !

Le papier prit feu et transforma le foyer en un brasier aveuglant, qui passa tour à tour du rose au vert puis au pourpre. De gigantesques flammes multicolores jaillirent et montèrent dans le conduit de la cheminée. C'était un spectacle encore plus incroyable que les vitrines du boulevard Marigny.

– C'est vraiment magique, souffla Rosa.

Un picotement parcourut ma nuque. Si l'Hôtel Magnifique suscitait une telle fascination, ce n'était pas pour rien. La magie était rare, dangereuse et il fallait l'éviter à tout prix. Pourtant, à l'intérieur de cet hôtel, c'était visiblement le contraire – et nous aurions peut-être la chance de le constater de nos propres yeux d'ici peu.